

Herbert Marcuse, Raison et révolution, Paris, Éditions de Minuit,
1969

In: L Homme et la société, N. 14, 1969. sociologie et socialisme. pp. 258-259.

Citer ce document / Cite this document :

Tarrab Gilbert. Herbert Marcuse, Raison et révolution, Paris, Éditions de Minuit, 1969. In: L Homme et la société, N. 14, 1969. sociologie et socialisme. pp. 258-259.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/homso_0018-4306_1969_num_14_1_1774

de cadres trop rigides et étroits, pour qu'ils puissent réfléchir et agir avec diligence et sur différents niveaux de la réalité sociale. Cependant, « pourfendre le réformisme à coups de clichés révolutionnaires, et se tenir loin des luttes à mener au coude à coude avec ceux qu'on veut libérer ou désaliéner, ou rendre à eux-mêmes, c'est encore une fois une imposture. Autant nous respectons les vrais intellectuels, autant nous méprisons ceux qui se définissent par l'action radicale sans en assumer les exigences, si ce n'est que dans des gestes épisodiques et spectaculaires » (p. 251).

De tels ouvrages sont nécessaires, voire indispensables, pour le Québec d'aujourd'hui. Écrit dans une langue fort accessible, mais rigoureuse, se refusant d'utiliser un jargon sociologique qui ne serait compris que par un étroit cercle d'initiés, ce volume peut être considéré comme le prototype de ce qu'on a besoin aujourd'hui au Québec. Une seule réserve : les « valeurs humaines » dont le livre est farci, ne sont guère explicitées et analysées. Que faut-il entendre par « humanisme », dans cette deuxième moitié du siècle ? Personnellement, je me méfie quelque peu d'un humanisme qui ne veut (ou n'ose ?) dire son nom, et qui se situe sans doute aux antipodes des nouvelles valeurs préconisées par un Lefebvre, dont se réclame pourtant l'auteur. Il faut savoir, il faut pouvoir regarder les choses en face, à un certain moment, même quand on a suivi l'itinéraire spirituel de Jacques Grand'Maison : une certaine « moralité » est morte, elle est en voie d'être enterrée. Il faut savoir le reconnaître et l'assumer. Sous peine d'anachronisme. Pour ne pas dire autre chose.

Gilbert TARRAB.

Herbert MARCUSE

Raison et Révolution,

Ed. de Minuit, Coll. Le sens commun,

Paris, 1969, 471 p.

Bien que cet ouvrage important de Marcuse ait pour sous-titre : « Hegel et la naissance de la théorie sociale », on peut dire sans crainte d'erreur qu'il s'inscrit davantage dans le registre de la sociologie de la connaissance que dans celui de l'histoire de la philosophie. L'auteur est très explicite à ce sujet : « Le passage de Hegel à Marx est, à tous égards, le passage à un ordre de vérité essentiellement différent, qui ne doit pas être interprété dans la logique de la philosophie. Nous verrons que tous les concepts philosophiques de la théorie marxiste sont en fait des catégories sociales et économiques, tandis que les catégories sociales et économiques de Hegel étaient toutes des concepts philosophiques. Même les premiers

écrits de Marx ne sont pas philosophiques. Ils expriment la négation de la philosophie, bien qu'ils le fassent dans un langage qui est encore philosophique » (p. 304).

C'est justement l'examen attentif des fonctions politico-sociales assumées par les doctrines qui représente l'objet réel de « Raison et Révolution ». Le livre entier se donne comme une défense et une illustration de la théorie critique, et donc révolutionnaire, qui trouve sa source dans les antagonismes sociaux nouveaux s'instaurant dans les sociétés industrielles avancées. Une première lecture du volume consisterait à mettre en relation la théorie existentielle de Marcuse avec son attitude foncièrement socio-politique. Mais une autre lecture est également possible : celle qui consiste à adopter la même attitude de critique objectivante que prend l'auteur face à l'événement. Comme l'écrit Robert Castel dans son excellente présentation de l'ouvrage, « les armes de la critique peuvent enfanter une critique par les armes, sans que soit totalement bouleversée l'intention théorique qui les institue en tant que critiques » (p. 17).

On pourrait, bien sûr, interpréter la pensée de Marcuse – comme l'ont fait beaucoup de ses critiques – comme une simple inversion de l'idéologie de la fin des idéologies, à savoir : que nous nous trouvons déjà engoncés jusqu'au cou dans la société de consommation de masse, que le prolétariat des sociétés post-industrielles est « récupéré », pis : qu'il a intériorisé le code normatif du patronat, et qu'il a par conséquent perdu toute sa force révolutionnaire latente, et que seuls quelques groupuscules déviants et marginaux (hippies, étudiants, lumpen prolétariat du tiers monde, noirs extrémistes américains, etc...) restent irrécupérables et continuent à prétendre bouleverser la société répressive de fond en comble. Cependant, et ceci ne veut pas être compris, pour Marcuse, s'il est vrai que le moyen d'incarner la synthèse de la raison critique et de la pratique critique a fait défaut jusqu'ici, il n'en demeure pas moins que l'IDEE de la révolution n'a pas encore fait faillite, et qu'elle reste toujours présente dans l'« idéal-typique » (comme dirait Max Weber). En d'autres termes, résignation à un état de fait ne veut pas dire forcément : raison. R. Castel nous propose une comparaison astucieuse : « De même que la physique de Galilée, même lorsqu'elle était universellement combattue par les théologiens était vraie et le serait demeurée même si l'Inquisition en avait triomphé, de même, le « Manifeste du Parti Communiste » était vrai au moment où il a été écrit et le demeure dans l'exacte mesure où les contradictions fondamentales qu'il dénonçait n'ont pas été résolues » (p. 21).

Autrement dit encore, si la révolution dans les sociétés industrielles modernes est désormais un mythe, c'est quand même le mythe qui a raison contre la réalité, selon Marcuse, et ceci si on

admet que la réalité n'est pas « rationnelle » : « Dans la contradiction », écrit l'auteur, « la pensée doit devenir de plus en plus négatrice et utopiste par rapport à la réalité ». Si la sociologie critique se donne pour but ultime de cerner la vérité et de faire tomber les masques, et si actuellement, vérité rationnelle est loin d'être réalité de fait, alors les concepts et opérations critiques doivent se dresser contre cet état de fait mystifiant ; du même coup, ils ne peuvent que prendre le contre-pied de la réalité sociale, telle qu'elle s'offre sous nos yeux. Cette réalité sociale qui a fait du principe de réalité freudien un principe de rendement, commandant de l'intérieur l'organisation des désirs et des besoins sous la loi de la contrainte généralisée, la subjectivité étant elle-même organisée, en dernier ressort, en fonction des exigences intériorisées de l'adaptation à l'ordre social. Peut-on prédire, en terminant, que cette organisation sociale se condamne elle-même parce que, selon Marcuse, elle entretient ses antagonismes immanents sans possibilité de les dépasser ?

Gilbert TARRAB

Dr Gérard MENDEL

La révolte contre le père.

Une introduction à la sociopsychanalyse

Payot, Paris, 1968, 440 p.

L'ouvrage du Dr Gérard Mendel, « La révolte contre le père », faisceau d'hypothèses et de démonstrations devant nous introduire à la « sociopsychanalyse », a été salué par une certaine critique comme l'explication la plus profonde et la plus solide des « événements » de mai 68. Est-ce à dire qu'un fossé sépare radicalement les analyses sociologiques de la conquête des pouvoirs et les psychanalyses de la révolte contre le pouvoir ? Il faut pour le moins noter que les succès de librairie rencontrés par ce type d'ouvrage ne sont point insignifiants et qu'un nouveau chapitre pourrait utilement s'ajouter aux études de sociologie de la connaissance portant sur la psychanalyse, son usage, son image et son public.

Faute peut-être de l'élaboration d'une rigoureuse « socialanalyse », le projet de l'auteur semble beaucoup plus s'inscrire dans la tradition des philosophies psychanalytiques de l'histoire que dans la voie d'un aménagement des rapports réciproques entre sociologie et psychanalyse. Voulant cerner non plus le « malaise » dans la civilisation, mais la « crise » attestée selon lui par le nihilisme généralisé qui colore notre époque et qui sous-tendrait, entre autre, l'œuvre et les recherches d'un Foucault ou d'un Lacan, Gérard Mendel est amené à retracer l'émergence et le développement de la « civilisation du Père ».

A l'origine, dans l'univers paléolithique, l'immersion de l'homme dans la nature s'opère sous la domination de l'imago maternelle. La Mère-Nature est bonne et mauvaise, mais la gratitude et la haine qu'elle suscite ne sont génératrices que d'impuissance et de passivité. Cependant le processus s'engage, qui conduira à l'intériorisation de l'image du père, car la mort réelle des pères est vécue comme la réalisation magique du souhait oedipien d'élimination. Au terme de ce processus s'ouvre l'histoire, c'est-à-dire le néolithique et l'émergence d'un nouveau rapport à la nature. A l'économie du Don par la Mère-Nature (cueillette, pêche, chasse) succède une économie fondée sur la connaissance rationnelle, la technique, la transformation de la nature. La voie est ouverte, qui amènera l'asservissement de l'homme à « l'idéal technologique » (l'homme devenant l'outil de son outil, simple médiation entre l'outil et l'autre outil, dans une perspective qui n'est pas sans analogie avec l'autonomisation de la machine telle qu'elle est conceptualisée dans la critique sartrienne de la raison dialectique), à travers la transmission entre générations de l'acquis inconscient par le biais des Institutions Socio-Culturelles, modalités du « Pouvoir social ».

Que ce pouvoir social soit renforcé par les mass média, par l'Institution de l'Ecole, et par la prolifération des « forces de l'ordre », que l'idéal technologique se double du fantasme du meurtre du père, d'une vaste culpabilité inconsciente envers le Père, et nous voyons l'âme collective osciller entre trois voies, caractéristiques de notre modernité :

- le recours traditionnel au Père, au Dictateur, qu'il soit d'essence divine ou laïcisé.
- La révolte « au nom du Père », au nom des valeurs qui y sont liées, et dont la finalité serait le « recouvrement rationnel par l'individu de certains des pouvoirs autrefois délégués, en raison de la culpabilité, à des dieux surnaturels ou laïques ». (Ce qui expliquerait le caractère « sacrilège » pour certains de la revendication autogestionnaire).
- La révolte pan-destructrice contre le père, qui jetterait avec l'eau du bain l'enfant, c'est-à-dire les valeurs seules capables de promouvoir l'affrontement avec la réalité.

Cette dernière solution est malheureusement la plus probable, du fait que la pression sociale s'avère de plus en plus génératrice de satisfactions narcissiques régressives, si bien que « le personnage régressif imagoïque n'est plus exclusivement le père, mais aussi la mère... Nous pouvons résumer l'ensemble des éléments considérés en disant que du fait des régressions obligatoires de l'enfance imposées par la société actuelle et du fait que cette toute-puissance du pouvoir social qui a détourné à son usage les possibilités technologiques (information, organisation, répression, conditionnement psychologique), l'individu appréhende aujourd'hui inconsciemment le Pouvoir so-